

UNE JEUNESSE HONGROISE HORS DE HONGRIE

GEORGES KÁROLYI

Fondateur de la Fondation Joseph Károlyi
www.karolyi.org.hu; karolyi2@wanadoo.fr

Même les adultes ont souvent du mal à comprendre ce qui leur arrive, pourquoi on leur réserve tel ou tel traitement, pourquoi le sort s'acharne sur eux de telle ou telle manière. Alors, que dire d'un enfant qui a quitté son pays avec sa famille à l'âge d'un an et qui, au fond, n'a pas ressenti de souffrance particulière au moment-clé de l'émigration : une vie classique avec sa famille, quoi de plus normal ? Avant que je réalise où j'étais et pourquoi, il s'est écoulé bien des années.

Ma famille paternelle possédait de grands biens en Hongrie, qui nous ont été expropriés du jour au lendemain en mars 1945 dans le cadre de l'abolition des grands domaines. Mon grand-père était mort en 1934, ma famille paternelle proche se composait donc de mon père, alors âgé de 25 ans, et de ma grand-mère. Mon père avait été propriétaire, pendant la guerre, d'un petit théâtre à Budapest, le *Madách Színház* (aujourd'hui *Örkény*), qui était connu pour son action de « résistance » antiallemande, mettant en scène des pièces représentant des régimes dictatoriaux et employant un grand nombre d'acteurs juifs, dont – le plus tard célèbre – Zoltán Várkonyi. Tout le monde savait qui les dictateurs étaient censés représenter. C'est pourquoi, lorsque la Hongrie a été envahie par l'armée allemande en mars 1944, ce théâtre a été immédiatement fermé. Après la fin de la guerre, Várkonyi, que mon père avait caché chez lui pendant la difficile période 1944–45, lui a « renvoyé l'ascenseur » en l'employant dans un autre théâtre de Budapest, le *Művész Színház*, dont il venait d'être nommé directeur. C'est là qu'il a fait la connaissance de ma mère, fille du peintre Tibor Pólya, qui y travaillait en tant que dessinatrice de costumes. Mes parents se sont mariés à Budapest fin 1945, je suis né en novembre 1946. La guerre était finie, mais toutes les sources de revenus de mes parents étaient taries, l'armée soviétique occupait et administrait la Hongrie, et pourtant il y avait à cette époque un courant qui pensait qu'après le retour au calme, les troupes d'occupation se retireraient et une vie normale, démocratique, pourrait voir le jour en Hongrie. Après tout, le parti communiste n'avait obtenu que 17% des voix aux élections de fin 1945, alors qu'au même moment il en recueillait 25% en France. Les Hongrois n'étaient pas communistes, il n'y avait pas

de fatalité, on espérait pouvoir refaire sa vie, difficilement certes, mais sur place. C'est ce qu'a longtemps pensé ma famille, et c'est la raison pour laquelle l'idée de l'émigration ne nous avait pas effleurés alors que beaucoup d'autres quittaient le pays, souvent dans des conditions particulièrement dramatiques.

Fin 1947, la situation avait changé. Il n'était plus possible de rester. Nous n'avions plus d'argent, nous étions clairement considérés comme « ennemis de classe », il était clair que la discrimination sociale se mettait en place et que les ennemis de classe ne devaient s'attendre à rien de bon. Il fallait partir, tant que c'était possible. Déjà, l'on ne pouvait plus quitter individuellement le pays. Seuls les groupes recevaient les visas nécessaires. Mon père s'est incrusté dans un groupe de journalistes qui devaient partir à Paris pour couvrir un tournoi de tennis. Pourquoi Paris ? D'abord parce que mon grand-oncle *Michel Károlyi*, favorable au nouveau régime, venait d'y être nommé ambassadeur, et quitte à émigrer, autant viser une destination où quelqu'un pouvait au moins nous être de secours. Et puis il y avait une seconde raison : pendant la guerre, mon père avait fait la connaissance de deux collaborateurs d'une filiale hongroise de la société française Schlumberger, qui lui avaient expliqué que le contrôle des changes avait asséché leur trésorerie et qu'ils n'avaient pas les moyens de payer les salaires de leurs employés. Mon père leur avait alors prêté les 20.000 francs suisses nécessaires, en échange d'une reconnaissance de dette lui promettant le remboursement de la somme une fois la guerre terminée. C'est donc aussi pour tenter de récupérer ce pactole inespéré que Paris avait été choisi pour destination. Avec succès, puisque dès son arrivée dans la capitale française une des premières tâches de mon père a été de se rendre rue Saint Dominique au siège de Schlumberger, où à son grand soulagement on lui a remis deux millions de francs de l'époque (aujourd'hui l'équivalent de 100.000 euros). C'est cette somme qui nous a permis de démarrer notre existence parisienne. Au départ d'ailleurs, notre but ultime était l'Argentine, Paris n'étant considéré que comme une étape. Plus tard, les difficultés d'obtention des visas et l'éclatement de la révolution péroniste nous ont définitivement fait renoncer à ce projet, et nous sommes restés à Paris. Le seul souvenir qui nous reste du projet argentin est une méthode Assimil hongrois-espagnol, que mes parents avaient achetée à Budapest avant de partir, et qui compte sans doute aujourd'hui comme une curiosité bibliophilique.

Me voici donc arrivé à Paris en novembre 1947, avec mon père, ma mère et une gouvernante, Marguerite, originaire du village de Fehérvárcsurgó où se trouvait notre propriété de famille et qui, non mariée, avait accepté le grand sacrifice de nous accompagner dans l'inconnu. C'est à elle que je dois d'avoir conservé ma connaissance du hongrois parce que, malgré les quarante-cinq années qu'elle a

passées par la suite en France, elle n'a jamais été capable d'apprendre le français. Avec mes parents, qui parlaient déjà le français, l'anglais et l'allemand en plus du hongrois, nous serions, par la force des choses, vite passés au français. Avec Marguerite, c'était impossible, je *devais* parler hongrois. Quant à ma grand-mère paternelle, elle était restée en Hongrie, avec l'intention d'y passer six mois de l'année pour tenir compagnie à sa propre mère très âgée, et six mois à Paris avec nous. Elle nous a effectivement rejoints à Paris au printemps 1948, mais quand il fut question qu'elle retourne en Hongrie à la fin de l'année, la situation avait tellement empiré – le parti communiste avait pris en main tous les rouages de l'Etat, on approchait du procès *Mindszenty* et des grands procès politiques – qu'on lui a déconseillé de rentrer. Et c'est ainsi qu'elle aussi est définitivement restée en France.

Notre installation dans notre nouvelle vie n'a pas été simple. Mon père, qui n'avait pas été formé à une vie d'émigré, ne trouvait pas de travail. Ma mère au contraire, dessinatrice de mode, avait trouvé en Paris un paradis inespéré et a très vite trouvé ses marques auprès des grandes maisons de couture (Dior, Fath, Piguet...) avant de créer sa propre petite entreprise de jupes. Elle fera plus tard une brillante carrière comme styliste chez Hermès. Mon père, entretemps, après deux années de recherches infructueuses à Paris, était allé chercher fortune au Maroc, et souhaitait que sa famille le rejoigne. Devant le refus de ma mère, ils se sont séparés. Je suis donc resté à Paris, avec ma mère, ma grand-mère et ma gouvernante Marguerite.

Tout ce que je viens de raconter jusqu'ici n'est pas un souvenir personnel. Un enfant ne commence à avoir de souvenirs personnels que vers trois-quatre ans. Ce qui s'est passé avant, « on » le lui a raconté, souvent bien plus tard. Ces « récits » marquent d'ailleurs très profondément l'enfant, parce qu'il ressent intuitivement que « son » histoire est un peu différente de celle des gens « normaux », auxquels il n'est rien arrivé de « spécial ».

Entre 1949 et 1951 (j'avais entre trois et cinq ans) nous nous retrouvons dans les Alpes Maritimes, à Roquebrune-Cap Martin, parce que la vie y était moins chère qu'à Paris. Ma grand-mère y avait loué une petite villa sur la hauteur, la villa Ouranos, où nous avons passé deux ans avec Marguerite. Celle-ci me récitait des comptines hongroises et, promue au rang de cuisinière, nous servait systématiquement ce qu'elle savait faire : les plats de la cuisine traditionnelle hongroise : poivrons farcis, dont je raffolais, soupe goulash (la vraie), gâteaux de toutes sortes. Ma mère, restée à Paris, venait nous voir de temps en temps. Le fait que je vive avec ma grand-mère et une gouvernante ne me troublait pas particulièrement, je les aimais beaucoup toutes les deux et je ne souffrais d'aucun manque affectif. Pour arrondir les fins de mois, ma grand-mère tricotait des châles en laine qu'elle

vendait 3.000 francs (environ 150 euros d'aujourd'hui) à des dames fortunées. Comme tous les enfants de mon âge, je lui demandais bien sûr de me lire des histoires. Elle s'exécutait bien volontiers, mais me demandait d'attendre qu'elle ait « terminé une rangée » de son tricotage. Elle me lisait des livres en français, et c'est au fond à Roquebrune que j'ai appris le français. Quand nous sommes retournés à Paris en 1951, je me souviens d'avoir pris congé de mes petits camarades de là-bas dans un français impeccable.

Rentrés à Paris, il a fallu songer à aller à l'école. Là encore, ma grand-mère a pris les devants. À l'âge de cinq ans, elle m'a pratiquement appris à lire et à écrire en français à la maison, en me lisant, en me faisant lire, en me faisant écrire des fables de La Fontaine ou les histoires d'Ysengrin le loup. Ce qui fait que quand à la rentrée 1952 je me suis présenté au Cours Préparatoire à l'école Saint Ambroise dans le 11^e arrondissement, la maîtresse n'avait rien à m'apprendre. Dès l'après-midi de la rentrée, je me retrouvais catapulté en Cours Élémentaire 1^e année. Cette année d'avance, je l'ai conservée jusqu'à mes études supérieures.

Je dois dire que mes années de scolarité n'ont absolument pas été marquées par une ambiance d'émigré. Comme je ne me débrouillais pas trop mal, j'arrivais pratiquement toujours à me hisser à la seconde place et à obtenir le Prix d'Honneur. Le Prix d'Excellence, privilège du premier de la classe, m'a toujours échappé. Quelques particularités m'avaient frappé dans la classe, quoique je n'en percevais pas le sens profond : le maître nous avait expliqué que l'un de mes camarades, en retard et plus âgé que la moyenne, avait des difficultés parce qu'il avait été pris dans un bombardement et que depuis il avait du mal à bien entendre. Un autre, inscrit sous le nom de Villey, se serait appelé en réalité Lévy, mais pour quelque étrange raison ses parents avaient cru bon d'inverser les syllabes de son nom. En ce qui me concerne, les maîtres « m'instrumentalisaient » parfois pour aiguillonner les autres, sur le registre « voyez le petit garçon étranger, il travaille mieux que vous tous », mais j'en tirais plutôt une sorte de timidité, certainement pas de fausse fierté. En bref, ma scolarité a été tout ce qu'il y a de plus normal et jamais, au grand jamais je n'ai eu l'impression d'être discriminé de quelque manière que ce soit pour mes origines étrangères, bien au contraire. Plus tard, pendant mes années de secondaire, le fait que je sois d'origine hongroise éveillait plutôt chez mes camarades une curiosité intéressée, on me posait beaucoup de questions, dont certaines me mettaient mal à l'aise et auxquelles je ne pouvais pas toujours répondre avec le recul nécessaire.

C'est pour cette raison que ma propre curiosité m'a poussé à interroger mes parents, ma grand-mère, ma gouvernante, sur le passé de notre famille, sur la Hongrie.

J'en profite pour faire ici une incidente, dont je suis profondément convaincu. Le phénomène de l'émigration est au début quelque chose de terriblement négatif : quitter son pays sous la contrainte, sans ressources, sans relations, sans savoir

de quoi demain sera fait et débarquer dans un monde entièrement nouveau où tout est à reconstruire est une expérience que l'on ne peut souhaiter à personne. Et encore, pour ce qui nous concerne, nous avons eu la « chance » de pouvoir quitter la Hongrie dans des conditions relativement civilisées, avec passeports, visas, en train, avec tous les bagages que nous avons pu emmener avec nous. Mon oncle Michel avait dû intervenir auprès des autorités d'occupation soviétiques pour que tous les cachets nécessaires soient apposés sur nos documents de voyage. Tous n'ont pas eu cette chance : que ce soit après la guerre ou en 1956, nombreux sont ceux qui ont dû passer la frontière de nuit, en slalomant dans les champs de mines ou sous les miradors des garde-frontières. Bref, l'acte d'émigrer n'est pas drôle, quelles qu'en soient les conditions. Et les premiers moments en pays d'émigration ne sont pas drôles non plus. Mais le temps fait son œuvre. Une fois que l'on a réussi à trouver sa place dans le pays d'accueil, une fois que l'on y a « fait son trou », une fois que l'on a appris à le connaître, il se produit une métamorphose : l'on se trouve avoir assimilé deux cultures : celle de son pays d'origine, bien sûr, et celle de son pays d'accueil. Et se trouver également à l'aise dans deux cultures est quelque chose d'infiniment positif, surtout à l'ère de l'Europe, ce qui n'est pas donné à ceux qui n'ont jamais eu à quitter leur pays d'origine. C'est une sorte de preuve par neuf du proverbe « A quelque chose malheur est bon ». Et c'est bien ce que je ressens aujourd'hui : quand mes amis hongrois me demandent avec des yeux avides « quand te réinstalles-tu donc en Hongrie ? », je leur réponds, à leur grand étonnement, que la question est mal posée : il ne s'agit pas pour moi d'envoyer promener tout ce que la France m'a donné sous prétexte que je suis d'origine hongroise et que je veux « retrouver mes racines », mais bien au contraire de m'appuyer sur ces deux piliers, dans un esprit européen, passant d'un pays à l'autre au gré des besoins et des opportunités, et en faisant fructifier chacune des deux cultures que les vicissitudes de l'Histoire nous ont permis d'assimiler et d'acquérir.

C'est vers 14–15 ans que ma curiosité vis-à-vis de la Hongrie a atteint son point culminant. La Révolution de 1956 avait contribué à cette prise de conscience. Nous étions à Rome à cette époque, le second mari de ma mère, le cinéaste Jacques Rémy, y travaillait pendant deux ans. J'avais à peine dix ans, mais je me souviens des manifestations de sympathie vis-à-vis de la Hongrie et des inscriptions « comunisti assassini » griffonnées sur les murs. On m'informait vaguement des événements : qu'on avait tiré sur la foule, qu'une partie de l'armée soviétique s'était rangée du côté des insurgés hongrois, qu'on avait dû faire venir en renfort des unités asiatiques qui ne savaient même pas où elles étaient, et que finalement l'insurrection avait été écrasée. Autre nouveauté qui avait marqué l'enfant que j'étais : nous avons vu débarquer chez nous, début décembre, toute une partie de ma famille maternelle que je n'avais jamais vue : ma marraine (une cousine de ma mère), son mari, sa mère et sa fille âgée de quatre ans. On m'a expliqué qu'ils ve-

naient de Hongrie, qu'ils étaient passés en Autriche la nuit, grâce à des passeurs, sur une planche brinquebalante enjambant le petit canal qui marquait la frontière, avec un sac à dos pour tout bagage, que la grand-mère cardiaque avait fait un malaise en cours de route. Qu'ils avaient été vus par un jeune garde-frontière hongrois, qui leur a demandé, la larme à l'œil : « Vous voulez vraiment partir ? » avant de feindre de n'avoir rien vu. Ils ont ensuite poursuivi sur Rome, logiquement, puisque nous y étions et pouvions, à notre tour, les aider. Ma marraine, très soucieuse de mon « éducation hongroise », s'est aussitôt mise à me familiariser avec des œuvres de la littérature nationale : des poèmes de János Arany (l'épopée Miklós Toldi) et de Petőfi, le célèbre roman *Egri Csillagok* de Géza Gárdonyi... Une bouffée de Hongrie m'était arrivée grâce à eux. C'est là que j'ai commencé à comprendre ce que c'était que d'être « réfugié ». Peu de temps après, j'ai appris que ma grand-mère avait proposé ses services comme interprète dans les camps où les réfugiés hongrois étaient accueillis, et qu'elle était allée pour plusieurs semaines à cet effet à Montluçon.

Plus tard, j'éprouvais une fierté certaine à citer toutes les célébrités hongroises du monde de la culture ou des sciences, que tous mes amis connaissaient de nom sans toujours savoir qu'ils étaient Hongrois ou d'origine hongroise : les grands chefs d'orchestre Eugène Ormandy, George Szell, Fritz Reiner, Antal Dorati, Georg Solti, les pianistes Géza Anda, György Cziffra... Le prix Nobel de médecine 1937, le professeur Albert Szent-Györgyi, primé pour avoir découvert la vitamine C dans le paprika, était un sujet particulièrement récurrent de « fierté nationale ». Cette recherche systématique du Hongrois dans les moindres célébrités du moment avait même pris un tour caricatural quand ma mère, dans un excès de zèle qui trahissait sa faible connaissance du monde sportif, assistant à la télévision à la victoire à Roland Garros du tennisman australien Pat Cash, s'était écriée : « Mais c'est un Hongrois : *Patkás* ! »

Les traditions nationales se retrouvaient aussi dans notre manière de fêter Noël : en France, les enfants se couchent le 24 décembre au soir et découvrent le 25 au matin les cadeaux devant l'arbre ou dans des chaussures. En ce qui nous concerne, nous avons toujours conservé la manière centre-européenne – et notamment hongroise – de fêter Noël : les parents préparent l'arbre le 24 au soir, et la grande cérémonie de remise des cadeaux a lieu avant dîner : les enfants sont introduits dans la pièce où se trouve l'arbre, on lit le récit de la naissance de Jésus, on se souhaite Joyeux Noël et chacun a le droit de débiller ses cadeaux. Alors que Noël est la fête de la joie familiale, je me suis longtemps étonné pourquoi Marguerite notre brave gouvernante se montrait aussi réservée, presque rabat-joie : elle tardait à sortir de sa chambre pour venir nous rejoindre, il fallait aller la chercher (on ne voulait pas commencer sans elle...) et quand elle finissait par arriver, l'on voyait qu'elle n'était pas vraiment dans une mentalité festive. J'ai compris plus tard qu'elle pensait à son pays lointain, dont elle avait quand même le mal, qui culminait

précisément en ces jours de fête où elle réalisait tout d'un coup la tristesse de ne pas y être...

Tout cela montre que tout en n'ayant jamais été élevé dans une mentalité d'émigré, personne – ni moi, ni mon entourage – ne pouvait occulter le fait que notre famille venait de Hongrie, et que tout notre passé se trouvait là. Là, c'est-à-dire dans un pays inaccessible, séparé de nous par un rideau de fer, et qu'il nous était impossible d'approcher. Nous ne le souhaitions d'ailleurs pas : il ne nous serait pas venu à l'idée, par exemple, de mettre le pied à l'ambassade de Hongrie ou à l'Institut culturel. Ce pays, tout simplement, n'existait pas pour nous. Dans ces conditions, la mythification prend la place d'une réalité impossible à toucher du doigt. Et c'est là qu'il faut prendre bien garde à préserver cette mythification sur des bases saines et à éviter tous les excès émotionnels qui déforment les meilleurs sentiments. Dans notre cas, la situation était d'autant plus délicate qu'un jeune collégien se vantant de « son château » risquait de provoquer chez ses camarades des réactions d'antipathie ou de jalousie difficiles à gérer.

J'ai donc commencé à faire acte de curiosité, n'hésitant pas à harceler ma grand-mère, et surtout ma gouvernante Marguerite, avec laquelle je vivais au quotidien, sur ce qu'était au fond cette vie en Hongrie qui n'existait plus. Ma mère ne pouvait entrer en ligne de compte, puisqu'elle n'a connu mon père qu'après la guerre, à une époque où la « vie de château » était terminée depuis longtemps et sur laquelle elle ne pouvait évidemment rien me dire. Quant à mon père, il avait développé sur ce point ce que j'ai appelé une « amnésie sélective », ne voulant se souvenir de rien de ce qu'avait été sa vie en Hongrie. J'en ai été très frustré, parce qu'il privait ainsi les générations qui le suivaient d'informations précieuses que personne ne pourra plus nous communiquer. Mais la curiosité des enfants est sans pitié : en insistant auprès de ceux qui voulaient bien me répondre, et en m'appuyant sur de vieilles photos noir et blanc de notre ancienne propriété – le château de *Fehérvárcsurgó*, où mes grands-parents avaient vécu, où mon père était né en 1920, où ma gouvernante Marguerite avait aussi eu sa chambre et qu'elle connaissait par cœur – j'ai réussi à me faire décrire pratiquement toute la configuration intérieure du bâtiment : où étaient la salle à manger, les différents salons, la cuisine, les chambres à coucher des uns et des autres, la chapelle, etc. Ce qui fait que quand des années plus tard – en 1984 – nous sommes effectivement « rentrés » en Hongrie pour la première fois, nos interlocuteurs de là-bas – qui nous ont très chaleureusement accueillis, parce que ma famille avait laissé sur place de bons souvenirs – ont été ébahis de constater que je connaissais par cœur la disposition des pièces d'un bâtiment où je n'avais jamais mis les pieds...

Tout ce qu'on me racontait sur la Hongrie satisfaisait certes un besoin, comblait un manque, mais était en même temps insaisissable, inaccessible, parce que – aussi bizarre que cela puisse nous paraître aujourd'hui, plus de vingt ans après la chute du rideau de fer – nous n'imaginions pas une seule seconde que nous pour-

rions un jour retourner dans ce pays et remplacer le mythe par la réalité. Mes études secondaires, puis supérieures, mon service militaire, puis mes premières années d'activité professionnelle se sont faites sur une focalisation française totale, avec en arrière-plan une conscience hongroise dont nous pensions qu'elle resterait effectivement toujours à l'arrière-plan. Bien qu'il ait existé depuis toujours une Mission Catholique Hongroise à Paris, nous ne la fréquentions que très épisodiquement – essentiellement quand ma gouvernante Marguerite demandait à y être accompagnée – préférant fréquenter l'église paroissiale de notre quartier. Nous estimions que les habitués de cette Mission rabâchaient trop leur déracinement en cercle fermé, alors que nous nous efforcions d'adopter une attitude plus ouverte et moins systématiquement nostalgique.

Les événements de mai 1968 m'ont cueilli en pleine préparation de mes examens de sortie de Sciences-Po. Je n'arrivais pas à admettre que des étudiants puissent occuper des universités, jeter des tomates à la tête de leurs professeurs et refuser de passer leurs examens, alors que pour moi l'examen était la porte d'entrée incontournable de la vie professionnelle, elle-même condition de notre subsistance et de celle de notre famille. J'avais 21 ans en mai 1968, j'étais donc un « jeune », mais sans doute atypique dans le sens où j'avais ressenti dans toute ma jeunesse la nécessité de travailler pour vivre, où j'avais appris par l'histoire de ma famille que si l'on ne se donnait pas les moyens de trouver un travail, l'on se privait en même temps des conditions d'une vie normale. C'est pour cette raison qu'en réfléchissant à tout cela, je me suis toujours dit que le stress de l'étudiant devant le danger de rater son examen était plus grand que le stress du travailleur devant le danger de perdre son emploi : si je rate mon examen, je perds tout ; si je perds mon emploi, il me reste quand même la possibilité d'en chercher un autre. C'est pour cela que je n'ai pas été « soixante-huitard ».

Plus tard, mon épouse – née à Paris, mais de parents allemands, donc aussi « française » que moi – et moi-même n'avons pas insisté pour apprendre le hongrois à nos enfants, ne voulant pas leur inculquer une « mentalité d'émigré » que moi-même je n'avais jamais eue. Pour les raisons dites plus haut, nous n'en voyions pas l'utilité. Rétrospectivement, l'on peut nous dire que nous nous sommes trompés, et on nous le reproche gentiment bien sûr aujourd'hui, mais qui pouvait prévoir l'évolution politique qui a fini par avoir lieu ? Ce qui n'empêche pas nos enfants de se positionner aujourd'hui de façon tout à fait saine et sympathique sur la Hongrie, chacun à sa manière : l'une de nos filles, mariée à un Français, insiste pour que leurs propres enfants soient gardés à Paris par des nounous hongroises, ou encore notre fils, qui a décidé de lui-même, à la fin de ses études, de passer un an à Budapest et d'y faire une immersion totale de hongrois... Sans compter que l'un comme l'autre ont souhaité, sans que nous ne le leur ayons soufflé le moins du monde, se marier en Hongrie, dans notre ancienne propriété de Fehérvárcsurgó que nous sommes parvenus à restaurer et à convertir en un Centre

Culturel de Rencontre axé sur l'ouverture européenne de la Hongrie. Comme quoi les meilleurs résultats ne sont pas obtenus par la contrainte, mais par une certaine forme d'exemple et d'état d'esprit. Si nos enfants ont agi comme ils l'ont fait, c'est que quelque part ils ont perçu le message que nous n'avions pourtant jamais exprimé de manière directive.

Mais nous en sommes arrivés au stade où je suis amené à parler de mes enfants et de mes petits-enfants : ce n'est certes plus l'âge de ma jeunesse, je dois donc m'arrêter ici pour ne pas trahir le titre de cette série. Il n'en reste pas moins qu'une bonne partie de ce que notre famille – je veux dire ma génération – a réalisé à l'âge adulte a été influencé, pour ne pas dire guidé, par les années de jeunesse. La « jeunesse hongroise hors de Hongrie » a fini par déboucher dans une vie tardive *en* Hongrie. On nous a fait sortir par la porte, nous sommes rentrés par la fenêtre. L'affirmation selon laquelle l'accomplissement d'une vie n'est souvent que la réalisation d'un rêve de jeunesse doit bien être vraie, puisqu'elle s'est vérifiée pour nous...